

Pour une éducation à l'orientation

Une étude du Biop analyse les mécanismes – et les dysfonctionnements – du système français d'orientation. Elle préconise une « éducation aux choix » intégrée aux programmes scolaires.

Qu'est-ce qui ne marche pas dans le système d'orientation des jeunes en France ? Pourquoi tant de collégiens, de lycéens et même d'étudiants se sentent-ils désemparés à l'heure de choisir leur voie ? Telles sont les questions auxquelles tente de répondre une étude du Biop, centre d'orientation de la CCI de Paris. Un thème d'actualité, alors que les futurs bacheliers ont jusqu'au 20 mars pour s'inscrire dans le supérieur, via le portail Admission-postbac.

Le Biop part d'un constat sans complaisance, qui a déjà fait l'objet de multiples rapports : de très nombreux jeunes, même brillants, abordent l'enseignement supérieur sans savoir ce qu'ils veulent faire. « Certes, des progrès ont été accomplis, admet Michèle Dain, directrice du Biop. Une prise de conscience s'est opérée, tant chez les pouvoirs publics que dans le monde éducatif et chez les parents, de l'importance de l'orientation. Et les dispositifs d'information se sont multipliés. » Pour autant, les jeunes éprouvent toujours les mêmes difficultés à s'orienter, comme le montrent les nombreux témoignages recueillis



Les dispositifs d'information se sont multipliés. Pour autant, les jeunes éprouvent toujours les mêmes difficultés à s'orienter.

par le Biop. Beaucoup d'adolescents continuent à « bricoler » leurs choix, dans un système « plus ou moins explicite » de contraintes et de hiérarchisations.

Inégalités sociales

Précisément, l'étude analyse l'ensemble des logiques qui président aux choix des jeunes. De façon générale, l'orientation fonctionne comme une machine qui tend à exclure, à tous les niveaux, les élèves les moins adaptés au système. Quant à ceux qui « réussissent », elle les pousse à se focaliser sur les notes et l'évaluation, en particulier en mathématiques. Résultat : « Les jeunes ont intégré

une hiérarchie qui privilégie les filières générales, au détriment des filières professionnelles et même technologiques. »

Or cette hiérarchie est très préjudiciable, estime le Biop. Elle stigmatise les élèves qui affichent d'autres formes d'intelligence et les conduit fréquemment à un sentiment d'échec et de frustration. Elle accroît les inégalités sociales, car la réussite dans les matières générales est souvent plus forte pour les enfants de cadres et d'enseignants. Elle s'avère même néfaste pour les « bons » élèves, en les incitant à choisir des filières pour leur image d'excellence, même si elles ne correspondent pas à leurs aptitudes, ni à leurs souhaits. « Les jeunes ont beaucoup changé. Avec les nouvelles technologies, ils sont plus vifs, ils développent de nouvelles compétences, de nouvelles aptitudes, souligne Michèle Dain. Mais cela n'est pas assez pris en compte à l'école, alors que la plupart des métiers exigent de plus en plus de savoir-être. Résultat, on voit se multiplier les phénomènes de rejet et de phobie de l'école et l'on observe un fort taux d'échec scolaire. »

Par ailleurs, l'orientation elle-même est souvent biaisée. La peur du chômage conduit à des

Chat. Futurs bacheliers, comment s'orienter !
Dialogue avec les experts du Biop, demain à partir de 17 heures. Posez vos questions dès maintenant sur www.lesechos.fr

stratégies calculatrices, alors que le marché de l'emploi demeure peu prévisible. Le fonctionnement élitiste de certains établissements, de son côté, aiguise la compétition et renforce les inégalités. Sans compter que l'offre de formations n'est pas équitablement répartie sur le territoire.

Décisions précoces

Conséquence, les adolescents sont confrontés à une double difficulté. Ils doivent prendre des décisions très tôt, dans un cadre scolaire qui ne tient pas compte de leur personnalité et ne les accompagne pas assez dans leur réflexion. Et, par ailleurs, le contexte français ne rend pas les critères du choix clairs.

Aussi les auteurs préconisent-ils une « préparation aux choix » qui soit pleinement intégrée dans les programmes scolaires en tant que discipline à part entière. Ce processus d'orientation rénové, qui s'inspire notamment du modèle québécois de l'« approche orientante », permettrait aux jeunes d'apprendre à réfléchir sur eux-mêmes et leurs motivations, de mieux connaître les filières de formation sans les hiérarchiser, de découvrir les métiers de façon concrète et d'intégrer la notion d'« orientation tout au long de la vie ». Une telle approche leur permettrait d'élaborer des projets professionnels plus matures, de gagner de la confiance en eux et d'améliorer leurs résultats scolaires. « L'orientation doit être envisagée comme un processus personnel de maturation, qui nécessite du temps, des tâtonnements, de l'échange et un suivi régulier », insiste Michèle Dain. A l'évidence, on en est encore très loin.

JEAN-CLAUDE LEWANDOWSKI

Le contre-modèle québécois

Regard critique. Quel regard les enseignants québécois portent-ils sur l'orientation « à la française » ? Deux d'entre eux, interrogés par l'association Apprendre et s'orienter, livrent leur point de vue. Extraits. « Prenons le cas des conseils de classe. Inexistants au Québec (...). Où est l'élève dans ces discussions ? Ceux auxquels nous avons pu assister ressemblent davantage à un tribunal où la sanction est décidée à l'avance

– l'orientation aussi, d'ailleurs. On parle beaucoup des élèves, on écrit sur les élèves... Mais quand s'adresse-t-on réellement à eux ? Quand les écoute-t-on ? (...) Au Québec, il n'y a pas de "procédures" d'orientation : il y a l'orientation tout court (...). L'orientation est un processus. Et, en plus, il se déroule pendant toute la vie (...). Affecter, c'est bien plus rassurant qu'orienter. Chacun dans sa petite case. »